

1.

EISENACH - OHRDRUF  
1685 - 1700

-TU ENTENDS LE COUCOU ?

- Oui, j'entends même deux coucous : un mâle et une femelle. Le rythme et la mélodie sont différents. Écoute, Erdmann, j'ai une idée !

- Et c'est quoi ton idée ?

- Pendant que tu feras la voix du mâle, moi je ferai celle de la femelle. Puis on entonnera un canon.

- Ah, Bach ! Tu ne changeras jamais. Enfin, je veux bien qu'on essaie.

Cela se passait en mars 1700. Erdmann avait dix-huit ans et déjà une voix grave de basse. Moi j'allais avoir quinze ans et j'avais encore une voix aiguë de soprano. Notre duo fut saisissant.

Quelque temps plus tard, m'inspirant d'un maître comme Kerll, j'écrivis une musique imitant le chant du coucou . Que mes œuvres de jeunesse me semblent loin...

Georges Erdmann était un camarade de lycée. Nous marchions depuis près de quinze jours vers Lünebourg, une ville du nord de l'Allemagne. Quel souvenir, ce premier voyage ! Plus de trois cents kilomètres à pied. Pour la première fois, je quittais ma Thuringe natale, cette province où j'avais grandi, où tous les Bach ou presque vivaient et travaillaient.

J'étais parti d'Ohrdruf, où j'habitais chez mon frère aîné depuis cinq ans. Il était convenu que je rejoindrais Erdmann à Gotha où il passait quelques jours dans sa famille avant notre grand départ vers le nord. Ohrdruf était à seize kilomètres de Gotha. Je m'étais lancé un défi : parcourir cette distance en trois heures. En partant à sept heures, comme tous les jours, je devais atteindre Gotha à dix heures, pour la fin des cours de la matinée.

Chemin faisant, j'avais croisé mon cousin Jean-Ernest et quelques camarades. Je leur fis un signe d'au revoir. Ils voulurent me parler, mais je ne m'arrêtai pas.

- Jean-Sébastien ! Sébastien ! Tu ne vas pas à l'école ?

- Non.

- Mais pourquoi ? C'est aujourd'hui que tu pars ?

- Oui.

- Raconte un peu.

- Non.

Je m'en allais, les poings enfoncés dans mes poches. Je descendis vers la rivière, sans me retourner. Je passai le petit pont. Ma nouvelle vie commençait.

Quand j'arrivai à Gotha, il était exactement dix heures : j'avais gagné mon pari.

À nous deux, Erdmann et moi n'avions pour toute fortune que quelques sous. Un pactole insuffisant pour subvenir à nos besoins pendant tout le voyage. J'avais emporté un peu de linge, un couteau, une Bible, du papier à musique. Monsieur Herda, le directeur de la musique de notre lycée d'Ohrdruf, avait accepté de nous confier un violon. Cela ne constituait pas grand-chose, mais nous partions le cœur gonflé d'espoir et de projets. Nous ne nous connaissions que depuis un an, mais nous affrontions désormais l'avenir ensemble. Comment se créent les amitiés, pourquoi nous sommes-nous si bien entendus, alors que nous étions plus de trois cents dans cette école ? Peut-être parce que nous étions très différents...

Moi, j'avais dans la tête de la musique, j'étais capable de rester des heures à lire, à copier des partitions et à jouer. À l'école, j'avais un peu d'avance sur lui, surtout en latin et en théologie.

Lui, Erdmann, connaissait tout le monde. Il fallait qu'il parle, qu'il noue des relations : il savait se rendre sympathique et se débrouillait toujours pour trouver des solutions aux problèmes sans heurter personne. On pressentait en lui le futur diplomate. J'admirais son entregent, il admirait mon sérieux.

Or il se trouva qu'Erdmann et moi avons été amenés, simultanément, à envisager de quitter le lycée d'Ohrdruf. On ne pouvait plus nous garder. Et puis mon frère Tobias, et surtout sa femme, Dorothée, ne se privaient pas de me faire comprendre qu'il était temps que je m'en aille.

– Tu sais, Sébastien, avec les enfants, nous n'avons pas beaucoup de place dans notre petite maison.

– Te souviens-tu quand ton frère Jean-Jacques est parti, il y a trois ans ? Il avait juste l'âge que tu as maintenant.

Pourtant m'héberger ne leur posait pas de problème financier puisque, en tant que jeune chanteur, je leur rapportais plus de quarante-cinq florins par an. En outre, mon frère venait d'être nommé maître d'école, poste qu'il cumulait désormais avec sa charge d'organiste à l'église Saint-Michel.

Non, je crois que la raison pour laquelle ils souhaitaient mon départ, c'était que je les irritais un peu, lui surtout. Il tenait beaucoup à son passé d'élève du maître Pachelbel à Erfurt. Moi, sans m'en rendre compte, je lui posais sans arrêt des questions, lui montrant ainsi qu'à quinze ans j'en savais déjà plus sur le maître que lui à vingt-neuf.

Finalement, j'avais aussi envie de partir. Ce départ n'entama ni l'admiration, ni la reconnaissance, ni l'attachement que j'ai toujours eus pour ce frère aîné.

Si nous allions à Lünebourg, c'était grâce à monsieur Herda, le directeur de musique de notre lycée depuis deux ans. Avec lui, l'ambiance avait complètement changé. À seulement vingt ou vingt-cinq ans, il avait déjà une grande autorité naturelle. Nous, ses élèves, lui vouions une admiration sans bornes. Le proviseur, monsieur Kiesewetter, lui faisait entièrement confiance.

Ayant appris que nous devions quitter le lycée, monsieur Herda nous prit à part un soir après les cours, Erdmann et moi. Il évoqua les années qu'il avait passées à Lünebourg.

– Là-bas, j'ai découvert les musiques venues de toute l'Europe. Je voudrais les faire connaître et jouer ici. Mais dans un village comme Ohrdruf, le niveau n'est pas aussi bon qu'à Lünebourg. Je me demande bien comment y arriver.

– Pourquoi ? Les villes sont plus grandes dans le Nord ?

– Oui, c'est incomparable. Il faut y aller pour le croire. Vous savez, je suis né comme vous en Thuringe. Eh bien, comme vous, avant d'y aller, je ne pouvais imaginer ce qu'était une grande ville.

– Et pour la musique comment ça se passe ?

– Il y a beaucoup de bons musiciens. Pour les jeunes de votre âge, sans fortune, il y a à Lünebourg un excellent chœur, le Chœur de Matines. J'en ai fait partie et cela m'a permis de gagner douze groshen par mois. Mais c'est un chœur très exigeant, qui exige des chanteurs de qualité. Y être accepté est une aubaine ; on y apprend beaucoup.

– Vous croyez que nous avons nos chances ?

– Vous ne perdez rien à essayer. Il faudrait d'abord que le proviseur fasse une demande. Je vous promets de vous recommander à monsieur Braun, le cantor en charge de ce chœur.

Nous étions fiers que quelqu'un d'aussi important que monsieur Herda nous fasse ainsi confiance. Évidem-

ment, douze groschen par mois, c'était peu, mais on aviserait sur place. Une réponse positive arriva rapidement, d'autant plus aisément que monsieur Herda et Erdmann étaient un peu cousins, je crois. Il ne restait plus qu'à convaincre nos familles. Ce ne fut pas trop difficile.

Voilà pourquoi nous étions tous deux en route vers Lünebourg, vers ce qui nous semblait être la Terre promise de la Bible. Je ne me souviens pas exactement du chemin que nous avons suivi. Ce que je sais, c'est que nous cherchions toujours à longer des rivières. Erdmann plaisantait sans arrêt à ce sujet :

– Comme ton nom l'indique, tu es rivière, tu es chez toi près de l'eau, moi je suis homme de la terre : il nous faut rester sur les berges à la limite de la terre et de l'eau car vois-tu, cher ami...

Il n'en finissait pas de discourir sur les liens entre la terre et l'eau, entre les éléments de la nature. Mais les rivières nous donnaient un autre avantage : nous y trouvions de quoi manger. J'écoutais le murmure de l'eau en pêchant : le bruissement frémissant, incessant et clair se transformait dans ma tête en un balancement perpétuel, un rythme d'éternité, qui se prolongeait parfois par un doux sommeil. Ce murmure est devenu, bien plus tard, un des symboles de l'eau, de la mort et de l'éternité dans mes œuvres.

Nous ne craignons pas les mauvaises rencontres et les bandes de brigands puisque nous n'avions rien en poche. De toute façon, nous n'aurions pas hésité à utiliser nos poings et nos couteaux. Nous mettions un point d'honneur à ne pas monter sur une charrette ou dans une barque. Nos trois heures de marche matinale nous maintenaient en forme et nous permettaient de savourer notre indépendance.

Le soir, en arrivant dans un village, nous allions vers l'église et demandions l'organiste. Tant que nous étions encore en Thuringe, l'organiste connaissait souvent un membre de ma famille. La conversation de Erdmann faisait le reste. Nous partagions le repas et il arrivait même que nous soyons logés pour une nuit. Si ce n'était pas le cas, nous nous faulions dans une grange ou une baraque de bûcheron et nous partions à l'aube pour ne pas être pris.

Quand nous ne trouvions personne à l'église, nous nous installions sur la place et nous jouions de la musique. Nous chantions des chansons du pays. J'accompagnais avec le violon de monsieur Herda. Erdmann racontait des histoires. Parfois, l'accueil était enthousiaste, mais il nous est arrivé de nous faire chasser par des paysans en colère.

Je me souviens de soirs où les habitants ravis nous invitaient à jouer et à chanter une grande partie de la nuit dans une auberge. Nourriture, boisson et logement nous étaient alors assurés.

Nous participions à des noces et à des fêtes, comme à l'école ou avec mes parents quand j'étais petit. Les gens étaient ravis de danser au son de mon violon. Cela nous rapportait soit de quoi manger, soit quelques pièces de monnaie.

Au cours de ce voyage, j'eus quinze ans.

Le jour de mes quinze ans reste gravé dans ma mémoire.

C'était le 31 mars 1700, le jeudi précédant le dimanche des Rameaux. Pour la première fois, je n'étais pas en famille. J'en éprouvais un sentiment d'indépendance et de fierté : j'avais atteint l'âge d'homme. Oui, j'étais bien jeune alors !

Mais, ce soir-là, je me sentis tout à coup perdu. Nous couchions chez un vieil organiste qui s'était absenté. Erdmann, qui s'était trouvé des amis, était parti je ne sais où. Je restais seul. Cette solitude était nouvelle pour moi.

J'avais quinze ans. J'étais impressionné par toutes les coïncidences et les bouleversements de chiffres et de dates qui ponctuaient ma vie. D'abord quinze ans, c'était important. Comme tous les enfants, j'avais reçu ma confirmation à quatorze ans et je pensais être un homme. 15, c'était la somme de 5 et de 10, son double. Les 5 doigts de la main, les 5 blessures du Christ, les 10 commandements, 10 qui s'écrit X en latin, X symbole de la croix... Je faisais d'autres calculs en prenant, comme on le faisait alors, le chiffre 1 pour la note A (la), 2 pour B (si), 3 pour C (do), etc. Cela aboutissait à des successions de chiffres qui chantaient sous forme de mélodies et de rythmes.

Et puis 1700 correspondait au début d'un nouveau siècle : en quelle année le Seigneur m'accueillerait-il dans son paradis ? En janvier, ma sœur s'était mariée à Erfurt : l'occasion de se retrouver entre Bach ! En février, onze jours avaient été supprimés du calendrier : on était passé du 19 février au 1er mars en une nuit. Pourquoi onze jours ? 11 c'était 3 + 8, la somme des deux dernières lettres de BACH, C et H. Était-ce un signe ? Je n'en savais rien. Et ce 15, mon âge, était un nombre impair, cinq mesures à trois temps, comme le début de cette vieille danse que j'avais jouée la veille...

Les mourants voient leur vie défilé, dit-on, à une vitesse effrayante. C'est ce qui m'arriva ce soir-là.



En ce soir solitaire de mes quinze ans, je vis d'abord mon père, Jean-Ambroise. Il était mort cinq ans plus tôt ; j'avais alors dix ans : encore 5 et 10. Je vois toujours mon père en double. J'ai presque l'impression d'avoir eu deux pères car lui et son frère étaient de vrais jumeaux : quand ils portaient les mêmes vêtements, personne n'arrivait à les reconnaître. Sauf moi : j'avais remarqué qu'en les observant dans un miroir, une légère différence apparaissait. Plus tard, j'ai regardé mes partitions dans un miroir.

Mon père avait beaucoup de travail pour la mairie d'Eisenach, ma ville natale. Il y était employé municipal chargé de la musique. Mais il travaillait aussi au château, chez les nobles. En été, quand il n'y avait pas école, il nous envoyait, mon frère Jean-Jacques et moi, à Arnstadt chez notre oncle, son jumeau. C'était à une cinquantaine de kilomètres et, en quatre ou cinq heures de carriole d'un commerçant que mon père connaissait bien, nous étions arrivés.

Nous y rencontrions nos deux cousins. Plus tard, j'ai retrouvé l'aîné, Jean-Ernest, à l'école d'Ohrdruf. Quant à son petit frère, j'étais content de le voir : enfin un enfant plus jeune que moi ! À la maison, on me traitait toujours de « petit dernier ». Je me souviens que j'essayais de lui apprendre le violon : je devais avoir huit ans et lui quatre ou cinq. Son père, qui était aussi violoniste, riait en me voyant. Il avait le titre de « musicien de cour » à Arnstadt, ce qui m'impressionnait.

Arnstadt était notre paradis : l'oncle habitait une belle maison entourée d'un jardin. Il l'avait acquise grâce à un contrat avec une ancienne et riche boulangère qu'il avait logée, nourrie et soignée à la fin de ses jours. Ce Bach avait le sens des affaires.

Il avait également de quoi nous surprendre. Pendant que la tante Marthe, sa femme, travaillait dans la maison, il évoquait sa jeunesse. Il parlait à voix basse, comme s'il craignait que notre tante l'entende. Il commençait toujours son récit de la même façon :

– Mes enfants, je vais vous faire une confidence. Je vais vous raconter l'histoire de mon mariage raté. Voilà : il y a bien longtemps, j'ai offert une bague à une demoiselle.

– C'était tante Marthe ? demandait mon frère Jean-Jacques.

– Mais non, justement. Cette jeune fille a cru que cette bague était une promesse de mariage. Mais j'ai changé d'avis.

– Comment ça ?

– Eh bien, je ne voulais plus l'épouser ! J'ai été obligé d'aller devant plusieurs tribunaux religieux. Mais j'ai tenu bon et je ne me suis jamais marié avec elle.

Nous ne comprenions pas très bien la fin cette anecdote, mais je le vois encore, son verre à la main, disant, en guise de conclusion :

– Mes enfants, faites comme moi, soyez de vrais Bach, soyez obstinés !

Quand il prononçait ces mots, je croyais entendre mon père. Les deux frères essayaient de se voir souvent, mais ce n'était pas facile. Mon père revenait toujours nous chercher à Arnstadt : les jumeaux se retrouvaient avec joie et, au moment de se quitter, ils avaient les larmes aux yeux.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtions parfois pour rendre visite à un oncle de mon père, le vieil

Heinrich, qui habitait aussi Arnstadt, chez sa fille. Il était si âgé qu'il me faisait peur. Il était presque aveugle, mais il nous emmenait quand même à la Grande Église. Il jouait encore ses propres œuvres comme un jeune homme. Je trouvais cela très beau. Il riait de notre étonnement et plaisantait sans arrêt.



En ce soir solitaire de mes quinze ans, j'entendis les trompettes : trois fois par jour, à l'aube, à midi et au coucher du soleil, mon père les faisait sonner au sommet du beffroi de la mairie d'Eisenach. Souvent, le soir, en revenant de l'école, il nous emmenait, Jean-Jacques et moi, et nous grimpons ensemble les cent quarante-quatre marches avec quatre jeunes trompettistes. Arrivé là-haut, il leur faisait jouer des mélodies de chorals qu'on pouvait entendre dans toute la ville et qui étaient parfois ceux que nous avions chantés le jour même pour la prière du matin, en famille ou à l'école.

Puis, je revis la scène de mon premier mariage, je veux dire le premier où j'ai eu l'occasion de chanter. Mon père adorait jouer en public pour des fêtes. En outre, cela lui rapportait quelques pièces de monnaie. Il disait :

– Mes enfants, rappelez-vous bien ceci : s'il ne joue pas pour les mariages, les naissances, les fêtes ou les anniversaires, un musicien en Thuringe ne peut pas vivre correctement. S'il ne fallait compter que sur le salaire donné par la ville...

Mon père avait raison, j'ai pu le constater par la suite. Il nous disait aussi qu'il ne fallait surtout pas suivre l'exemple d'un des fils du vieil Heinrich Bach d'Arnstadt, le cousin « Panier percé », titulaire de l'orgue de l'église Saint-Georges dans notre ville d'Eisenach. Ce surnom de « Panier percé » est resté dans la famille mais, bien sûr, il n'est signalé nulle part dans les écrits.

Bref, le jour de ce mariage, je devais avoir cinq ou six ans, et mon père m'avait dit :

– Quand je te ferai un signe tu chanteras en notes longues le choral Jésus Notre Sauveur, je marquerai les temps pendant que je jouerai au violon avec les autres musiciens.

J'étais troublé et entamai le choral deux fois trop vite. Mon père me regarda en fronçant les sourcils. Alors j'eus une idée : je me mis à chanter deux fois plus vite encore si bien que je rattrapai le thème et retrouvai le bon rythme. Tout le monde crut que c'était volontaire et je fus applaudi pour cet exploit réalisé sur l'un des thèmes de choral préférés de mon père.

Quand ce fut fini, ma mère sourit et je me jetai dans ses bras.

Ma mère, ma douce mère, je la voyais maintenant. Je restais parfois près d'elle sans rien dire et je sentais qu'elle savait bien des choses que les Bach ignoraient. Ma mère était de la famille des Lämmerhirt. Mon père l'avait connue à Erfurt : elle y habitait la maison des Trois Roses dans laquelle les Bach logeaient souvent. Le cousin organiste, « Panier percé », me disait toujours :

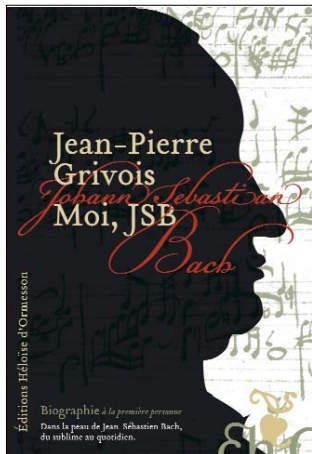
– En se mariant, ton père a fait une bonne affaire.

Je ne compris que bien plus tard ce que cela signifiait : mon grand-père maternel était membre du conseil municipal d'Erfurt et le cousin croyait qu'elle était riche.

Ma mère aimait la musique. Elle ne jouait d'aucun instrument, mais elle chantait : j'entends encore sa voix d'alto au timbre si beau, si grave, si doux et si profond. Chaque fois que j'ai écrit un air pour alto, j'ai pensé à elle : cela se sent, je crois. Et depuis toujours, c'est l'alto que je préfère. Elle était assez âgée quand je suis né, elle avait quarante et un ans ( $41, 4 + 1 = 5$ , toujours le 5). Elle était d'une grande humilité. Dans mon rêve, je l'entendais parler :

– Mon seul but sur terre est d'attendre le moment où je rejoindrai mon Sauveur. Comment entrer en contact avec Lui dès à présent ? La musique est un des moyens. Mon fils, c'est pour cela qu'il faut suivre les enseignements de ton père. Grâce à Stiefel (je l'entends encore prononcer ce nom inconnu), ses concerts étaient des instants d'indicible bonheur... Le baptême est l'acte fondateur de notre religion... Et d'ailleurs...

Je n'écoutais plus ce qu'elle disait, je n'entendais plus que le merveilleux son de sa voix et je m'endormais en me blottissant contre elle. D'après mon frère Jean-Jacques, je fus le seul à avoir eu ce privilège. Ma mère resta longtemps dans ma pensée... (...)



Jean-Pierre Grivois, *Moi, JSB*  
Biographie à la première personne

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2005

[www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)

ISBN 2-35087-010-3 | pages | € | Diffusion Interforum